

Alberto Episcopi

Alberto Episcopi (Milan 1947 – Milan 1989). Y a-t-il encore place pour des écrivains ‘maudits’ à notre époque ? Le sort fait à l’œuvre pour l’essentiel inédite de cet écrivain hors pair le laisserait croire. De son vivant, Alberto Episcopi n’aura publié qu’un seul ouvrage *Festin & destin* (Champ Vallon, 1990) si l’on excepte un recueil de vers intitulé *La parola che è fuoco* publié à compte d’auteur à Lugano (1978) et un livre sur Beardsley dont sont tirées nos traductions. Pourtant, tout avait bien commencé. Italo Calvino qui l’avait découvert aurait voulu clore la collection de recherche littéraire *Letteratura* des éditions Einaudi avec la parution de *Festin & destin*. Giorgio Manganelli, le tenait, avec Giuseppe Bonaviri, pour le seul écrivain italien digne d’intérêt. L’ouvrage finit par sortir, mais chez Feltrinelli. Puis le silence qui dure encore inexplicablement. Episcopi est pourtant un prosateur hors pair. C’est aussi un créateur de formes. L’écriture est pour lui le moment obligé d’une recherche qui dépasse la littérature et qu’on pourrait qualifier de « mystique ». La poésie constitue seulement un état de sa quête. Styliste inspiré, esprit encyclopédique et anticonformiste, aussi à l’aise dans le registre humoristique que dans la méditation gnoséologique, Alberto Episcopi est un prosateur et un poète original obsédé par le thème de l’apocalypse et de la désintégration de l’être en pur plasma.

Traduction : *Festin & destin* (Champ Vallon, 1989) ; *Le miel des continents*, NRF numéro 290. Bibliographie : Jacques Sivan : *Machine manifeste*, Éditions Léo Scheer, 2003 ; *Java* numéro 7 : dossier (épuisé).

Je le sens, la mort vient
avec un calme étrange,
moi-même éclos à moi-même
avec une émotion distante.

*

Dans le chant, aveugle, dénouée,
mon âme est indifférence,
si âme je peux appeler
cette ténue transparence.

*

Hirondelle très haute et le ciel gris, gris,
perdu en sombres essences, frivole le long des avenues
arborée de fraîcheur, bruissant d’énergie calme,
inexistant, je glisse, neutre, ressuscité, fulgurant !

*

Qui guide ma main ?
Le démon de l’esprit
dans un murmure strident
il innerve les touches de mon clavier, j’écris :
ni émotions ni désirs,
le démon pratique la magie,
ni femme ni homme,
mais spectres incultivés.

*

Toute ma vie, à moi,
depuis toujours, depuis
qu'elle est née, d'emblée,
près des métaphores est passée :
vaste silence, le corps s'ouvrit
dans l'air environnant, m'innerva,
moi, lumière et ténèbres : maintenant la voix
parle et les paroles modèlent,
je deviens mon fatum
et en chant je me transmue.

*

Très léger, emblème
de mouette, caillou
vertigineux, statique,
hirondelle, ou écueil :
je suis elle, féminin dans l'âme,
greffé sur des hypostases masculines,
poil blond, poli,
hermaphrodite dans les yeux,
égaré et solitaire.

*

« Nuage opaque d'argent
pour un cœur content,
le nuage est or resplendissant,
le cœur, acquiescent. »

Une étincelle effrangée
dans l'indigo éblouit
dans une transparence, elle
se recompose, luciférante.

« Ouvre-toi ô ciel,
deviens vert pâle,
le nuage réduit à un petit point

*

Lorsque nous explosons (d'abord une lumière
éclate sur nous, brûle, puis la
déflagration), des fragments sont recueillis
dans des temples, et parlent
sans jamais s'interrompre,
avec ténacité et horrible pitié.

*

Parole pure, vide d'allusions,
à laquelle tendaient Campana et Rimbaud,
et non l'in vraisemblable Comte Maldoror
ou Apollonios, Héliogabale, Artaud,
expert en arts magiques, chaman.
La lune sans halos, fleuves fantastiques et purs,
vastes plaines intarissables, troupeaux amples et sauvages,
sans fêlure, sans paroles,
énergie de la terre et du cosmos totem.

*

Une nuée stupéfiante
incendie l'esprit ;
poussière d'or et sulfureuse,
elle libère soufre et pourpre ;
les répétitions donnent au texte sa musique,
le rendent monotone et sans limites.
Devant toi, tu égrènes des labyrinthes infinis,
dans le lit de ton extinction, Judith,
et toi, Olympia tu tisses des intrigues viriles
aux dépens de la vierge.
Dans les ténèbres des pépites d'or sucent le soleil,
dans une fente des sommets, des abîmes
glisse ma transparence,
ni femme ni homme, mais vocation neutre :
je ne suis pas vivant, je ne suis pas mort,
le souffle retenu me ressemble.

*

Je suis Homère, Shakespeare ;
tout comme eux, personne, plasma ;
partout, je m'incarne, transparent
histrion, sexe neutre,
pensée neutre, sans gestes,
comme Shakespeare, Femme
Obscure de ma mémoire j'écris,
j'écris d'obtus sonnets sur lui ;
adolescents d'ambre, il aimait, lie,
mais esthète il ne fut : sombre auteur tragique.
Comme lui, moi : musique ; moi : sagesse.

*

La poésie n'a besoin
de personne qui la chante,
l'écrive ou la récite,

la poésie n'a besoin d'aucune
décomposition de la chair
ou réalisation intérieure,
la poésie n'a besoin d'aucune
guerre ou armistice,
elle n'a besoin d'aucune
parole
ou vie affirmative ou décadente,
car la poésie,
je ne sais comment la distinguer de l'univers.

*

Ce qui naît meurt,
ce qui vit est immortel :
c'est un point : c'est un flux
d'amour : il est : il devient joie :
feu
d'intacte divinité sans nom.
Immense dans la joie consciente,
Je vis dans le monde
La trame de l'univers,
saisissant les infinis
jamais nés tiré de l'essence ;
plongé dans l'univers,
j'incarne
toute espèce du jour sur la Terre.

Traduit et présenté par Philippe Di Meo